

Laurel Parker Book & Éditions Burn~Août

# POLITISER L'ENFANCE

## : une pré-anthologie

Vincent  
Romagny  
(éd.)



*À la mémoire de Tal Piterbraut-Merx*



John D. Alamer, Laurel Parker & Vincent Romagny

# Politiser l'enfance : une pré-anthologie

Laurel Parker Book & Éditions Burn~Août

2021



## Remerciements

Ce travail a commencé quand Laurel Parker a proposé à Vincent Romagny de produire une édition qui accompagne l'exposition qu'elle l'a invité à concevoir dans sa galerie à Komunuma, Romainville. La présente coédition avec Burn Août est la première version d'un projet de publication d'une anthologie de textes sur la question des relations entre enfance et politique. Elle s'inscrit dans le sillage des projets éditoriaux des Éditions Burn~Août avec John D. Alamer, et voit le jour grâce à Laurel Parker Book. Il s'agit d'une pré-anthologie qui sera étoffée dans le futur.

Tal Piterbraut-Merx (1992-2021) préparait une thèse de philosophie politique sur la question de la domination des adultes sur les enfants comme angle mort des théories critiques et abordait la privatisation et la naturalisation dont le groupe des enfants fait l'objet à partir d'une analogie avec les rapports sociaux de genre. Tal Piterbraut-Merx nous a remis le texte « Conjuré l'oubli » début août 2021, et était enthousiaste suite à notre invitation à établir ensemble un choix de textes pour la version plus large de l'ouvrage. Nous espérons contribuer à partager le souffle avec lequel Tal a renouvelé l'approche de l'enfance.

Nous remercions Pierre Zaoui de nous avoir autorisé à rééditer le texte « Réflexions sur la question enfantine », publié dans la revue *Vacarme* (« Enfance irrégulière », n°49, 2009). Nous remercions chaleureusement les éditions Paraguay Press de nous avoir autorisé à reprendre la mise en page de *REVOLUTION: A Reader*.





## Table des matières

- i—iii** Avant-propos (2021) par John D. Alamer
- 15** Conjuré l'oubli. Pour une réminiscence politique de nos enfances (2021)  
par Tal Piterbraut-Merx
- 27** Réflexion sur la question infantine (2009)  
par Pierre Zaoui tiré de *Vacarme*, n°49, octobre 2009
- 41** L'aire de jeux, un modèle politique ? (2021) par Vincent Romagny



## AVANT-PROPOS

*Politiser l'enfance : une pré-anthologie* est une coédition de Laurel Parker Book et des Éditions Burn-Août, qui l'ont conçue avec Vincent Romagny à l'occasion de l'exposition *Playground Studies*, présentée chez Laurel Parker Book, dont il est le commissaire, avec les œuvres de Arakawa, Pol Gallo, Ane Hjort Guttu, Palle Nielsen, Seth Price et Corin Sworn (10 septembre - 24 octobre 2021). L'exposition s'attache à dévoiler quelques mythes de l'enfance prenant forme à l'occasion de la représentation d'aires de jeux, qu'elles soient réelles ou métaphoriques.

On peut voir le travail de composition de recueil de textes qui prend forme à partir d'éléments épars et hétérogènes, et qui constitue un ensemble précaire mais relativement stable comme la construction de cabanes, à l'instar d'un enfant-architecte. Mais pourquoi un enfant ? Quelles idées préconçues, sous-entendues, de l'enfance expliquent le recours qui y est fait ? Ou plutôt, à quelle interprétation mythique de l'enfance fait-on ici référence pour définir une activité adulte ?

*Politiser l'enfance* reprend son titre à une conférence qu'a donné Tal Piterbraut-Merx aux Beaux-Arts de Lyon le 28 avril 2021 (<https://www.youtube.com/watch?v=xF6gSxKU7Zg&list=PLNpw-p7daiR-6p5EeITXRNWjFwK5ZoQhd&index=7>) et consiste à remettre en question un mythe à ce point assimilé qu'un adulte peut se décrire comme enfant pour qualifier une de ses activités. Agencer des textes, c'est être continuellement traversé par un sentiment de doute : c'est se placer sous la tutelle d'un savoir qualifié d'adulte, reconnu comme faisant autorité, dont on ne sait pas pas à quel point il est légitime. Revendiquer une position enfantine, c'est moins la critique délibérée de savoirs constitués que l'expression d'une relation complexe à un savoir que l'on ne maîtrise pas. Il faut pourtant se garder de définir la catégorie d'enfance à partir d'une activité adulte, fût-elle revendiquée comme artistique – c'est là tout l'enjeu de ce pré-recueil de textes qui tente de rendre à cette catégorie son autonomie en essayant de ne pas l'instrumentaliser.

Nous reprenons la mise en page, conçue par Roman Seban, de la très belle anthologie *Revolution: A Reader* constituée de textes sélectionnés et annotés par Lisa Robertson et Matthew Stadler et publiée chez Paraguay Press. L'agencement des textes suit l'évolution de la vie humaine (1/ Origines, 2/ L'Enfance, 3/ L'Éducation, 4/ L'Âge adulte, 5/ La mort). À la différence de la publication originale, celle-ci n'est pas annotée. En outre, il s'agit ici d'approcher l'enfance non pas hors d'un schéma temporel, mais de reconnaître que le schéma temporel est un des moyens possibles d'appréhender l'enfance, et pas le seul. Un discours univoque sur l'enfance est intenable, il s'expose à l'erreur et produit des assignations illégitimes,

source de violence sur la minorité appelée enfant. Il est forcément multiple, et exposé à l'erreur. Il faut alors provoquer un bug dans l'évolution. Les expériences pour lesquelles on invoque l'idée d'enfance n'épuisent pas la réserve de sens de l'enfance. « And then it's like a kid; suddenly a toy shop opens up and the toy shop was called culture. Suddenly I thought I didn't even have to pretend I was interested in this problem about identity anymore, I could just bloody copy straight on. » Kathy Acker, « Devoured By Myths. An interview with Sylvère Lotringer », in Kathy Acker *Hannibal Lecter, My Father*, New York, 1991, Semiotext(e), page 11.

Il s'agit de créer les conditions d'énonciation et d'autonomie de paroles auparavant inaudibles, de produire des savoirs spécifiques dans la lignée de ce que nous apprend le féminisme radical. Il s'agit de saisir le caractère temporaire des constructions sur l'enfance et, dans ce cas alors, pour aborder cette difficile catégorie qu'est l'enfance sans l'essentialiser ni la naturaliser, de recourir à la métaphore des campements de fortune, repliés aussi vite qu'ils ont été déployés.

John D. Alamer



# TAL PITERBRAUT-MERX

CONJURER L'OUBLI.

POUR UNE RÉMINISCENCE POLITIQUE DE NOS ENFANCES

2021

---

Tal Piterbraut-Merx (1992-2021) était doctorante en philosophie à l'ENS de Lyon et au CRESPPA, et agrégée de philosophie. Son travail portait sur « Les relations adulte – enfant, un problème pour la philosophie politique? ». Il a écrit différents articles universitaires, et deux romans dont *Outrages*, paru aux éditions Blast.

La philosophie est bavarde, et les adultes aussi. Mais pour asseoir leurs discours, pour les informer, il leur faut des figures, des supports confortables qui fortifieront leur apparence. Les images ont cette vertu qu'elles offrent une surface accueillante, une matière qui convient à s'y établir pour un temps.

L'enfance – et non les enfants – fait partie des images prisées des adultes, et des philosophes. Tout soupçon de naïveté de leur part est rapidement écarté : attention, il ne s'agit aucunement d'évoquer les enfants réels, ces minots qui peuplent les aires de jeux, ou qui hantent les salles de classe. Iels ne le pourraient de toute façon que difficilement, tant leur fréquentation directe est rare, et le droit de réponse des enfants dénié dans les revues savantes. Les philosophes adultes évoquent des fantasmes enfantins, des enfances imaginaires, des émanations de leur esprit dont il n'est plus sûr, à la lecture des textes, de quelles créatures il est exactement question.

Deux écrits à la portée subversive assumée s'inscrivent dans une telle démarche, et exhibent de manière inversée une représentation de l'enfance tantôt comme potentiellement révolutionnaire, tantôt comme au service d'un ordre réactionnaire. Il s'agit de l'album « Co-Ire<sup>1</sup> » rédigé par Guy Hocquenghem et René Schérer, et de l'ouvrage *No Future. Queer Theory and the Death Drive*<sup>2</sup> de Lee Edelman. L'avertissement qui ouvre ces textes se veut éclairant : les deux militants homosexuels nous l'assurent, ils ne sont « pas portés sur la révélation, surtout pas sur la révélation de l'enfance », mais se proposent d'en explorer l'évocation à travers les romanciers qui « ont le mieux parlé de l'enfance<sup>3</sup> ». Une petite trentaine d'années plus tard, le théoricien queer Edelman, lorsqu'il prône dans une formule provocante la mort de l'Enfant en tant qu'« emblème de l'advenir<sup>4</sup> », précise à son tour qu'il s'en prend à la figure imaginaire de l'enfant, au sens lacanien du terme.

Revenons rapidement sur la portée de la référence à l'enfance dans ces écrits. Chez Hocquenghem et Schérer, l'accent est placé sur les motifs littéraires qui figurent une saillie dans le système bourgeois d'éducation et de captation des enfants. Le « rapt » (autrement dit la « séduction » de l'enfant, ou encore le rapport sexuel initié par un adulte sur l'enfant) est – de façon déconcertante et assez révoltante – envisagé comme un des rêves de l'enfance : contrairement à la fugue qui contient un retour possible au foyer, le rapt vient faire rupture dans l'enfermement de l'enfance. C'est donc l'alliance de l'enfant et du pédophile, couple maudit, qui contient selon les auteurs des potentialités révolutionnaires ; les deux adultes ne



parviennent, dans leurs mirages, pas tout à fait à s'évincer du projet de libération de l'enfant.

La projection adulte vis-à-vis de l'enfant bat ici son plein : le corps enfantin, impubère, se fait ainsi pour eux, et dans la rencontre sexuelle avec l'adulte, promesse d'un renouvellement des pratiques sexuelles. Coucher avec un enfant permettrait alors de délaissier la sphère trop restreinte de la sexualité génitale, pour envisager d'autres usages. Comme s'il était besoin des enfants pour reconstruire des pratiques sexuelles ex-centriques !

Chez Edelman, le motif s'inverse : si la figure de l'Enfance est convoquée, c'est de manière négative pour désigner cet élan conservateur de toute politique. Sous le terme de « futurisme reproductif » (*reproductive futurism*), le théoricien dénonce cette projection de toute politique vers le futur, qui prend la forme d'une conservation de l'ordre social. L'enfant, désigné comme le bénéficiaire potentiel de toute politique, entérine la reproduction de l'ordre symbolique : c'est pour *nos* enfants, au nom de ceux-ci, qu'il faudrait lutter et s'élever contre (les réformes du système du mariage, les politiques écologiques, les transformations sociales diverses et variées, etc.). A cette projection futuriste, Edelman oppose la satisfaction de la jouissance dans l'instant. Occuper l'espace de la négativité, c'est ainsi refuser de s'engager pour une temporalité qui n'est pas la nôtre, et qui s'efface à mesure qu'on la rejoint. C'est renoncer à agir politiquement en fonction d'un futur hypothétique incarné dans l'enfance.

Les deux textes, vous me l'accorderez aisément, examinent peu l'enfant *réel* (si tant est qu'il existe quelque part). Le reproche serait d'ailleurs injuste, car ces textes se refusent précisément à le faire. Contempler les enfants tel·les qu'ils existent, cela n'est pas leur affaire. Et pourtant, on peut se demander si cette multiplication des fantasmes adultes sur les enfants n'a pas pour effet une fixation de projections erronées, incorrectes et déformées, qui négligent trop rapidement le rapport de pouvoir exercé par les adultes sur les enfants. De la même manière que la pluralité de textes de philosophes hommes sur la « Fême » (pas la vraie attention, la symbolique, celle qui n'existe pas réellement), pourraient de façon justifiée être accusés d'être vecteurs de représentations sexistes, il en est de même des textes des adultes sur l'enfance.

Que faire alors ? Comment aborder l'enfance en tant qu'adultes, si ce n'est par ces billevesées d'adultes ? Doit-on choisir, pour contrecarrer les glissements de notre imagination, de se livrer, en chaussant des lunettes d'inspecteur·ices, à des enquêtes sur les enfants, sur leurs modes d'existence, leurs pratiques, etc. ? Oui, *mais* ne risquerait-on pas de négliger à nouveau notre position d'adulte, et donc de surplomb ? Celle-ci peut, comme nous le proposent certain·es de nos ami·es sociologues, être *objectivée*. J'emprunterais cependant un autre chemin, qui se détourne de la rêverie autour de l'enfance imaginaire, et qui cherche à se rapprocher des enfants comme sujets politiques et de lutte, sans passer par l'enquête sociologique. Je vous le soumets maintenant.

Examinons pour introduire cette proposition la structure des rapports adulte – enfant. Ceux-ci appartiennent à la grande famille des rapports de pouvoir (classe sociale, genre, race, etc.) et doivent être analysés en tant que tels. Un point d'importance les distingue pourtant de ces derniers : les rapports adulte – enfant s'organisent autour d'un schéma d'inversion nécessaire, en ce que tout adulte a un jour été enfant. Cela n'est pas le cas des rapports de classe, de genre et de race ; le caractère nécessaire de l'inversion est donc une spécificité du rapport d'âge. Cette caractéristique des rapports adulte – enfant produit un rapprochement *phénoménologique* inédit entre le pôle des dominant·es (celui des adultes) et celui des dominé·es (celui des enfants). En effet, l'adulte possède une expérience en première personne du statut d'enfant, bien que cela s'effectue sur le mode du *souvenir* ; la porosité entre les deux groupes s'en trouve considérablement accrue.

Comment, à partir de ce schéma d'inversion, les adultes se rapportent-ils à leur enfance ? Et, question plus difficile, comment des personnes peuvent-elles dominer des sujets qui se situent à la place qu'elles occupaient naguère ? Les enfants sont élevés dans l'idée que les comportements des adultes à leur égard sont justifiés par leur éducation, qu'ils agissent *dans leur intérêt*. Si un inévitable soupçon naît lorsque la maîtresse monte la voix, lorsque l'éduc' frappe, et si ce système de justifications menace finalement sans cesse de se fissurer, la fiction a la peau dure. Mais qu'advient-il de l'autre côté, lorsque l'enfant devenu·e adulte et doté·e d'une autorité nouvelle rencontre des enfants ?

Un alliage étrange et monstrueux se forme : il semble d'un côté que l'adulte ait pour une grande partie et le plus souvent oublié les brimades, les humiliations et les violences vécues, ou les minimise (le fameux « j'en suis pas mort·e »). L'enfance se trouve alors idéalisée, comme un âge d'insouciance et d'irresponsabilité regretté. Et, en même temps, l'adulte se souvient des promesses qu'on lui a tenues enfant : il faut accepter cet état inconfortable pour pouvoir devenir adulte. Tu auras droit, plus tard, d'utiliser le couteau qui coupe fort, de rester dehors, de décider par toi-même de tes sorties, de tes ami·es ! L'inconfort du statut d'enfant est condition de possibilité de la liberté acquise chez l'adulte. L'oubli de l'adulte vis-à-vis de son enfance est ainsi paradoxal : la mémoire opère son travail de sélection et de tri, et les souvenirs se parent d'un éclat nouveau, qui réhabilite l'exercice du pouvoir.

Pour devenir adulte, il semble qu'il faille oublier la condition réelle et politique de l'enfance. Christiane Rochefort s'élève dans l'essai *Les enfants d'abord*<sup>5</sup> contre un tel état de fait :

Mais être « adulte » après tout n'est  
qu'un choix, par lequel on s'oublie,  
et se trahit. Nous sommes tous d'anciens  
enfants. Tout le monde n'est pas forcé  
de s'oublier. Et dans la situation dangereuse  
où le jeu adulte aveugle nous a menés,  
et veut entraîner les plus jeunes, l'urgence  
aujourd'hui presse un nombre croissant

d'anciens enfants qui n'ont pas perdu  
la mémoire de basculer côté enfants<sup>6</sup>.

L'urgence est donc de se souvenir, non de l'enfance idéalisée, ou de l'enfance en général, mais de la condition politique des enfants, de ses affres et de ses injustices, pour mieux pouvoir la conjurer, et la transformer.

L'acte de réminiscence que j'envisage est une démarche politique et collective : elle ne renvoie pas au cheminement dual qu'est la thérapie analytique, qui vise souvent à « mettre de l'ordre » dans les souvenirs d'enfance, et de faire entendre à un·e supposé·e enfant intérieur·e que sa place n'est pas celle de l'adulte advenu·e. Il importe cette fois de se rappeler, avec le plus de lucidité possible, de ce que furent nos enfances, de quelles matières elles étaient faites, quels en étaient les rythmes et les conditions.

Une œuvre m'a en ce sens particulièrement ému. Elle est littéraire et constitue un travail sûrement solitaire. Mais *Mémoire de fille*<sup>7</sup> d'Annie Ernaux est porteuse d'une justesse rare quand il s'agit d'évoquer le travail de mémoire vis-à-vis de soi (ici moins de l'enfance à proprement parler que de l'adolescence, qui est moins lointaine). L'auteure décrit au début du texte cet effort, pénible et exigeant, de remémoration d'un souvenir qui l'a longtemps hantée. Elle a tourné autour, a écrit des bribes de phrases, les a aussitôt délaissées. Cette fois, elle s'y met. Elle re-construit : quand elle avait dix-huit ans, l'été 1958, sa « première fois » avec un homme en colonie de vacances. Elle exhume des vieilles

images, des photographies, des lettres écrites et peut-être altérées pour les besoins du récit littéraire. Que signifie se souvenir, vraiment ? Quel effet de réalité est exigé ?

La « fille de 1958 » n'est pas rangée, elle bouscule et détraque les attentes vis-à-vis de son genre. Elle ne mange plus, ou trop, cumule les partenaires masculins et le claironne sans saisir tout à fait la portée de ces déclarations. Ernaux veut pourtant mettre au jour non seulement les cadres de sa propre mémoire d'alors, mais également, comme le souligne le titre de l'ouvrage, celle de la plupart des filles de son époque, et peut-être encore un peu celles d'aujourd'hui. La portée universalisante du récit épouse les ambiguïtés des conduites de jeunes filles privées d'une part de savoir : si la première fois est présentée comme un rite de passage séduisant et attrayant, les jeunes filles ne savent pas réellement ce qu'il recèle. Comme le formule Ernaux, « il est le maître du jeu, je ne connais pas la suite<sup>8</sup> ». L'écrivaine dit alors cette honte féroce d'un événement pornographique qui se déroule sans elle, et qui crée du même coup les conditions d'un attachement et d'une fidélité à l'amant d'un soir. La jeune femme attend le jour suivant dans la chambre de celui-ci, se ridiculise aux yeux des autres, emploie à son endroit des expressions déplacées.

Ce qui me frappe dans le récit d'Ernaux, c'est cet acharnement délicat à vouloir réenoncer les conditions de possibilité d'un événement, à en retraduire les aspérités, le caractère déplaisant sûrement pour l'adulte advenu. Ernaux ne cache pas son désir d'alors, sa maladresse,

ses tentatives gauches. A l'instar d'une telle démarche, se remémorer nos enfances pourrait passer par une relecture de nos conduites, de nos ratés, de nos attentes déçues. Cela peut se faire dans des ateliers collectifs et répétés, et en dialogue avec les enfants d'aujourd'hui. Il ne s'agit nullement à l'inverse de reproduire exactement les enfants que nous étions : une telle tâche est vaine car la mémoire altère, et elle ne répond en rien aux visées politiques de l'exercice. Appréhender le statut politique des enfants, c'est accepter de s'imprégner de cadres de pensée que nous ne possédions sûrement pas en l'état au moment de notre enfance. Ainsi, si Ernaux emploie en 2021 le mot « viol » pour désigner cette « première fois », elle ne le peut que parce que les mobilisations féministes post-#MeToo ont transformé son rapport à l'événement. La ressaisie de celui-ci est ainsi étirée et distendue entre le temps de l'enfance ou de l'adolescence et le temps ultérieur de la conscience politique acquise et digérée.

Comme Ernaux dit à l'auteure Mathilde Forget « Vous avez raison et maintenant, j'ai raison de dire viol<sup>9</sup> », disons-nous à nous aussi que nous avons raison de vouloir nous pencher à nouveau sur ces histoires perdues que sont nos enfances. Non sur le mode du fantasme, mais en réaménageant ces effets de réel, en les mettant au travail, afin de repenser radicalement les structures institutionnelles et sociales qui organisent l'enfance. Au risque, peut-être, de s'y cogner fort.

## Notes

- 1 Guy Hocquenghem et René Schérer, « Co-Ire. Album systématique de l'enfance », *Recherches* n° 22, Avril 1977.
- 2 Lee Edelman, *No Future. Queer Theory and the Death Drive*, Durham, Duke University Press, 2004.
- 3 Guy Hocquenghem et René Schérer, « Co-Ire. Album systématique de l'enfance », op. cit., p. 7
- 4 Lee Edelman, *No Future. Queer Theory and the Death Drive*, op. cit., p. 30. « the Child as futurity's emblem must die » (notre traduction)
- 5 Christiane Rochefort, *Les Enfants d'abord*, Paris, Gallimard, 1983.
- 6 Ibid., p. 3.
- 7 Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, Paris, Gallimard, 2014.
- 8 Emission radiophonique « Violé·es : une histoire de dominations. Épisode 3 : Fabriquer d'autres récits », *LSD La série documentaire*, consultée le 4 août 2021.  
URL : <https://www.france-culture.fr/emissions/series/violees-une-histoire-de-dominations>.
- 9 Idem







---

Pierre Zaoui enseigne la philosophie  
à l'Université de Paris. L'article  
« Réflexions sur la question enfantine »  
a été publié initialement dans  
la revue *Vacarme* n°49.

## PIERRE ZAOUÏ

RÉFLEXIONS SUR LA QUESTION ENFANTINE

2009

« *Voyager toujours... ne plus jamais rentrer au Collège...  
ne plus jamais revenir à la maison* ».  
— Valéry Larbaud, *Enfantines*

Parce que l'enfance nous manque, nous manquons l'enfance, c'est-à-dire la puissance d'interprétation et d'action dont elle dispose. Nous ne voyons pas que l'irrégularité élève les enfants et décide, évidemment sans règles, de leur relation aux autres. Variation d'hypothèses visant à réorienter l'énergie qui nous reste, d'une manière suspecte, pour éduquer les moins éduqués.

*L'enfance absente d'elle-même.* Raisonner sur l'enfance, ce n'est sans doute qu'une manie d'adulte. Les enfants pensent-ils à l'enfance ? Sans doute pas. Ils sont hors du temps. Ou alors ils rêvent de devenir grands et de pouvoir prendre la route. L'enfance est absente à elle-même, sans souci de soi, en échappement perpétuel, inassignable. Il y a donc toujours quelque chose de suspect et de dangereux à réfléchir dessus, même seulement à la nommer. La nommer

c'est déjà la perdre : c'est sans doute vrai pour toute chose, mais c'est plus vrai que jamais pour l'enfance. En ce sens, parler d'« enfance irrégulière » apparaît à la fois comme un pléonasme et une contradiction dans les termes. Pléonasme, parce que toute enfance est hors norme, mue par un désir sans règles. Et contradiction parce que dire seulement « enfance » c'est déjà chercher à la normer, ne serait-ce qu'en tant qu'absence de normes. L'enfance ne se nomme pas elle-même. Et l'on aimerait donc souvent que tous ses spécialistes se taisent pour laisser la parole aux seuls romanciers, cinéastes, artistes qui ne parlent que d'enfants, comme toutes ces merveilleuses petites et jeunes filles des *Enfantines* de Larbaud, ou d'une enfance qui remonte en eux et dont ils ne sont jamais très sûrs qu'elle soit leur, mais jamais de l'enfance.

*L'ontologie pathétique de l'enfance.* Les enfants changent tout le temps. Ils ne se contentent pas de grandir, ils changent. Et dans toutes les dimensions. Tantôt incroyablement subtils, tantôt parfaitement sots, obtus, bons à rien. Tantôt belles et rebelles, tantôt moches et remoches. Rapides puis lents, courageux et peureux, gentils et méchants et gentils dans leur méchanceté même puis méchants dans leur gentillesse même. Sur le long terme, peut-être alors que ça progresse, que ça grandit, que ça « prend de la graine ». Au moins parfois. Mais dans les temps courts, tout tourne, se tord, virevolte, spirale, rien n'est fixe. Comment dès lors comprendre que les enfants semblent ne pas le voir et vivent si souvent dans une forme absolument pathétique (d'abord au sens propre : qui les fait souffrir) d'élétisme : pas de mouvement, pas de devenir,

pas de changement ? Car dès qu'ils raisonnent, ils semblent si souvent, pas toujours, mais si souvent englués dans l'être le plus immuable et le plus clos : je suis fort ou faible, intelligent ou idiot, bon ou mauvais, mais je ne peux pas être les deux, ni être d'abord l'un puis l'autre, ou tantôt l'un et tantôt l'autre ; et si parfois j'hésite, c'est seulement parce que je ne sais pas encore, mais plus tard je saurai : j'étais un fort ou j'étais un faible. La plupart des enfants semblent avoir résolu d'avance le paradoxe de Zénon : évidemment qu'Achille ne rattrapera jamais la tortue. Autrement dit, ce n'est pas seulement « l'art de la nuance » qui manque à la jeunesse, comme dit Nietzsche, mais au moins autant le sens du temps. Alors quoi ? Est-ce nous qui les rendons ainsi avec l'école, le sport, et tous nos systèmes d'évaluation qu'ils ne peuvent lire que métaphysiquement, comme des assignations de l'être des hommes et des choses ? Ou est-ce qu'ils se mettent à penser ainsi dans le libre commerce avec leurs semblables – violence des cours de récréation qui distribuent pour toujours les valeurs et les places ? Ou est-ce un simple mécanisme de défense ordinaire qui veut que quand tout bouge on cherche des repères fixes ? Dans tous les cas, il est certain que les enfants sont des métaphysiciens, mais ne sont pas toujours de grands métaphysiciens. Il faudrait enseigner la métaphysique dès la maternelle, notamment les grandes philosophies du temps.

*Enfance et politique – hypothèse I.* Il faut protéger les enfants de la politique, c'est le nouveau mot d'ordre. En un sens, y adhèrent aujourd'hui presque tous ceux qui reconnaissent la valeur de nos mondes libéraux détachés de tout impératif de transmission. D'une part parce qu'éduquer c'est

alors éduquer à la liberté, ce n'est pas dresser, endoctriner, conditionner, l'horizon d'une éducation libre étant de faire autant que possible que les enfants ne ressemblent pas à leurs parents et les disciples à leurs maîtres. D'autre part parce qu'il est tout de même sage de protéger les enfants des divisions et des luttes de la politique : éduquer c'est apprendre à vivre ensemble et non contre. Et pourtant il y a toujours quelque chose de curieux dans un tel mot d'ordre. D'abord parce que la pensée politique naît en un sens conjointement à la pensée pédagogique. Ce n'est pas par hasard que toute la *République* de Platon est construite sur une vaste analogie entre l'éducation des enfants et la construction de la cité idéale. Ensuite parce qu'éduquer des enfants c'est au sens propre les *politiser*, les préparer à la vie dans la Cité, loin des protections du foyer. Et enfin parce que protéger les enfants de la politique est encore un slogan politique : celui justement de sociétés libérales où nul n'a à se soucier de l'éducation de tous mais seulement de la « réussite » de ses propres enfants (ou de ses propres élèves quand on est enseignant) dans un système de concurrence généralisée.

Est-ce alors à dire qu'il faille regretter les vieux enseignements religieux ou idéologiques ? En un sens oui, parce que l'enseignement c'est quand même la politique : enseigner à chacun ce qui doit ou devrait être enseigné à tous. Il y a ainsi un impératif splendide du Talmud qui est aussi bien celui des mondes chrétiens et musulmans et que nous sommes malheureusement en train de perdre : « l'homme est le père de tous les enfants ». Et en un autre sens non, car une politique de la liberté

est toujours à ce prix : laisser à nos enfants tout le loisir d'en perdre le sens. Toutefois, même dans cette dernière perspective, sans doute faudrait-il au moins faire de la réussite individuelle un point de butée de toute pensée pédagogique : éduquer hors politique ce ne peut pas être faire réussir les uns contre les autres, ce qui est non seulement encore une transmission politique, mais la pire. Autrement dit, il faudrait être cohérent : en matière d'éducation, si l'on veut être libéral, force est d'accepter qu'il n'y a jamais assez de dérégulation, que l'enfance ne sera jamais assez irrégulière. Autrement dit encore, le paradoxe veut que face à nos sociétés pseudo-libérales, vrais traditionalistes comme vrais libéraux devraient pouvoir s'entendre sur au moins un point : transmettre ses valeurs comme ne rien transmettre, politiser ses enfants comme les protéger de la politique, les discipliner en vue d'une vie sociale disciplinaire comme les libérer de toute entrave, vaut toujours mieux que leur enseigner la seule et calamiteuse règle de la réussite individuelle. Règle exclusive, sans politisation idéologique et sans dépolitisation réelle, sans loi et sans liberté, bref règle d'airain et pourtant jamais pensée, règle absolument barbare.

*Enfantin et infantile.* Quand on aime ce qui a trait à l'enfance, on parle d'enfantin, quand on le déteste on parle d'infantile ou de puéril. « L'enfantin », c'est l'origine, le point de départ, riche de promesses, de possibles, ou de suspens : la vie sans règles et sans horizon, l'enfance irrégulière comprise comme tout ce que le chaos comprend en puissance de cosmogénésies nouvelles. Le « puéril », c'est la régression, le mouvement exactement inverse, l'arrêt de

la promesse, et la certitude de l'échec : le retour aux règles infernales de la compulsion de répétition, du « toujours plus » qui au final exprime toujours un « toujours moins ». Ainsi Marx de se ressaisir après un court moment de nostalgie face à l'art des Grecs, ce « peuple d'enfants » qui croyait en l'harmonie du monde et en la beauté des formes : « on ne peut pas redevenir enfant sans être puéril ». Ainsi, bien qu'en un autre sens, Deleuze et Guattari en opposant « blocs d'enfance » à « souvenirs d'enfance » : quand remonte à la surface un bloc d'enfance, c'est la vie elle-même qui se manifeste dans sa puissance, son anonymat, et sa charge de possible – splendeur de l'enfantin où l'on est libre parce qu'on n'est encore personne ; au contraire, le souvenir d'enfance, c'est ce qui bloque, narcissise, engage irrésistiblement dans une conspiration cosmique pour faire chier le monde – j'ai vécu ça, on m'a battu, on ne m'a pas assez aimé, on m'a trop aimé et embrassé, j'ai eu une enfance si heureuse : dans tous les cas misère, misère puérole des souvenirs d'enfance. Qu'est-ce qui fonde alors en vérité la pertinence si communément expérimentale d'une telle distinction ? Sûrement pas l'opposition vaine entre la règle et l'absence de règles – les Grecs n'étaient sûrement pas sans règles, et les « blocs d'enfance » ne laissent sûrement pas remonter un pur chaos. Mais la transcendance temporelle. Ce qui est puéril c'est de vouloir importer des formes de règles d'une époque à une autre – vouloir régir les règles des enfants par celles des adultes et inversement. Ce qui est en revanche enfantin, c'est de laisser chaque âge de la vie à sa régulation immanente. Autrement dit, il n'y a pas en vérité d'enfance irrégulière. Il y a une enfance régulière qui connaît ses propres règles face à son propre chaos et



de même pour l'âge adulte. L'idée d'enfance irrégulière est une idée d'adultes qui ont cherché à transcender la barrière des âges pour y imposer leur loi. Ce qui ne peut signifier qu'une chose : les législateurs de l'enfance sont des âmes encore puérides.

*L'infans adultus – hypothèse II.* On trouve chez Spinoza une expression intéressante et commune, celle de *l'infans adultus*, de l'enfant adulte. Elle désigne tous ceux qui, bien qu'adultes, continuent à raisonner dans les termes de l'enfance, c'est-à-dire qui vivent d'espoir et de crainte au lieu de vérité et de fausseté. L'enfant adulte, c'est éthiquement celui qui est incapable de comprendre combien il n'est qu'un mode de l'immensité de la Nature, entièrement et nécessairement causé par elle, et cherche sans cesse à ressaisir sa toute-puissance illusoire : « Moi, je... », « Moi, je... ». Et politiquement, c'est celui qui au contraire est incapable de se prendre en charge lui-même et s'avère la proie de tous les théologiens, démagogues, fùhrers charismatiques. Une telle description, si juste empiriquement (chacun pourrait multiplier sans fin les exemples qu'il connaît de tous ces petits-moi si tyranniques dans leur vie privée et si happés par l'Autre dans leur vie publique), a l'immense défaut de se construire sur une détestation de l'enfance et de sa dialectique funeste entre toute-puissance et abandon. Car à raisonner ainsi on ne comprend en vérité rien aux enfants et on leur fait porter des fautes qu'ils n'ont jamais commises puisque leur beauté est justement d'interdire toute dialectique entre toute-puissance et abandon, ceux-ci se dressant souvent dans leur toute-puissance face à l'autorité imposante et s'abandonnant

uniquement quand il n'y en a plus. En revanche, à l'interpréter autrement, de manière bien plus profondément politique, une telle formule exprime peut-être une vérité plus essentielle : celle de nommer exactement le *chiasme* qui caractérise politiquement toute société quant à son traitement des adultes et des enfants. Par un tel chiasme, nous entendons ceci : plus une société traite ses adultes comme des enfants, plus elle aura tendance à traiter ses enfants comme des adultes, et réciproquement. C'est là en tout cas tout le sens de notre seconde hypothèse : on ne peut pas traiter le monde de l'enfance comme un monde à part dans des sociétés où les exigences dévolues aux enfants apparaissent aussi inversement proportionnelles à celles dévolues aux adultes. De telles sociétés semblent plutôt conduire d'un même geste à l'infantilisation des grands et à la criminalisation des petits. Car n'est-ce pas d'un même mouvement que l'on enjoint aujourd'hui aux enfants de travailler, d'être disciplinés, sages, respectueux des autorités et aux adultes de consommer et de jouir de tout ? En bref, cette seconde hypothèse est la suivante : seules l'idée et la possibilité d'« enfants adultes » ouvrent à la possibilité de traiter les enfants comme des adultes moralement ou pénalement et inversement. Et si on la suit, il faut alors reconnaître ceci : pour combattre le sort réservé aujourd'hui aux enfants, il faut combattre dans le même temps le sort réservé aux adultes ; sans cela, on ne trouvera aucun soutien chez des adultes qui n'auront de cesse d'empêcher les enfants de devenir leur propre miroir.

*Innocence.* L'innocence de l'enfance devient une tarte à la crème aussi fausse qu'insupportable dès qu'on

cherche à qualifier moralement cette innocence comme bonté, grâce, douceur, et autres parfums d'Épinal. Mais à la prendre à la lettre, c'est une vérité indépassable : l'enfance est innocence, c'est-à-dire vie avant la faute, c'est-à-dire vie avant la loi (loi de la langue d'abord, puis loi domestique et loi divine, puis loi de la cité). Pour le meilleur et pour le pire puisque ce qui nous fait aimer l'enfance est cela même qui nous fait la craindre. Dans cette optique, on pourrait lire toute la seconde dissertation de la *Généalogie de la morale* comme une généalogie de l'enfance. Nos « chères têtes blondes » ressemblent tant à ces « blondes bêtes de proie des forêts teutoniques » que décrit Nietzsche : animaux sans mémoire, donc sans ressentiment et sans mauvaise conscience, qui ne sont pas encore malades de leur mémoire, qui possèdent encore intacte cette formidable « puissance active d'oubli ». Capables de s'entredéchirer sans scrupule, puis de rejouer ensemble 5 minutes plus tard non pas comme si rien n'avait eu lieu, mais parce que rien n'a eu lieu : le passé n'est pas et ce qui n'est pas n'a pas été. Donc pas besoin de pardon, de réconciliation, ou de juste partage des torts : juste la splendeur vitale de l'oubli. Le problème est que des animaux sans mémoire ou à mémoire courte sont des animaux incapables de promettre puisqu'ils oublient tout. Il faut donc leur créer une mémoire, les intoxiquer avec cela. Et comment ? Par l'effroyable spectacle de la cruauté : tortures, châtiments, exécutions et humiliations publiques. Ce n'est pas une histoire ancienne, les sous-sols de notre culture et de notre morale. C'est ce qu'expérimente encore tout enfant : en famille, à l'école, ou plus tard au travail s'il met du temps à grandir. Devenir capable de promettre, perdre son innocence, vivre dans la possibilité constante

de la faute : tout cela a un coût affreux. Comment *atténuer* tant de cruauté, en un sens d'autant plus terrible qu'elle est plus raffinée, plus invisible, plus imprégnée du souci du bien de l'enfant ? Il ne peut pas y avoir d'autre question. Parce que s'il y a une splendeur de l'innocence, il y a une plus grande splendeur encore de la promesse : faire des hommes et des femmes capables de promettre, c'est une trop belle invention, on ne peut revenir en arrière. Donc ne rien chercher à sauvegarder, mais ne pas être trop fier non plus de ce que l'on fait. Atténuer au mieux la perte de l'innocence, on ne peut pas mieux. Et espérer seulement qu'il s'en préserve quand même quelque chose, comme par surcroît ou par reste.

*Éduquer sans violence et sans torture ?* C'est notre rêve pédagogique de modernes. Un rêve impossible ? Dont la reconnaissance de l'impossibilité exigerait à rebours de reconnaître que les Anciens avaient au moins le mérite de ne pas se payer de mots ? Platon était favorable à l'exposition des enfants, comme à Sparte : on les expose deux, trois jours en plein vent à leur naissance, et on voit lesquels résistent pour sélectionner les « bonnes natures ». Les Guayaki, comme nombre de tribus dites « primitives », eux, torturaient leurs adolescents. Clastres décrit cela sans trembler : pour les garçons, d'abord un jeûne prolongé puis une perforation de la lèvre pour y introduire le labret, et quelques années plus tard la scarification du dos, entièrement labouré par une pierre tranchante de l'épaule aux fesses, le sang coulant à flot ; pour les filles, tout se passe en même temps au jour des premières menstrues : jeûne, puis flagellation (assez douce) avec un pénis de tapir « pour

qu'elles désirent bien les hommes », puis scarification (cette fois violente) du ventre, des seins jusqu'au pubis. Tout cela semble peu chrétien, peu digne d'un Jésus qui voulait laisser venir à lui tous les petits enfants, certes. Mais les laisser venir pour quoi faire ? Les catholiques considéraient les enfants comme des animaux que leur père peut donc traiter comme tels : à coups de fouet, de rudes travaux et plus généralement « comme il veut ». C'est saint Thomas qui s'exprime ainsi : « de même qu'un bœuf ou un cheval appartient en droit civil à quelqu'un qui s'en sert comme il veut, de même est-il de droit naturel que le fils avant d'avoir l'usage de la raison demeure sous la tutelle de son père ». Quant aux protestants calvinistes, ils considéraient que le principe fondamental de toute pédagogie était de « tuer l'enfant que chacun porte en soi ». Se tournera-t-on vers les déistes ? Rousseau proposait que l'enfant qui a cassé la fenêtre de sa chambre en plein hiver, on le laisse dans le froid, « pour qu'il comprenne de lui-même sa faute », et Nietzsche était adepte du fouet et des disciplines les plus sévères. Mais ces modernes, dès qu'ils pensaient à la *paideia*, ne raisonnaient peut-être en vérité que comme des anciens. Dans tous les cas, il semble qu'il y ait peu de choses à retenir du passé, quelle que soit l'époque, pour savoir comment s'en sortir aujourd'hui avec l'enfance. Car s'il est possible que notre rêve moderne d'identifier éducation et heureux épanouissement ne soit qu'un rêve, il est certain que les rêves d'éducation des anciens ressemblaient à de purs cauchemars. Cela dit, évidemment, contre tous les nostalgiques du bon vieux temps en matière d'éducation.

Mais il y a une réserve. Là où les Anciens, les primitifs et les modernes nous impressionnent encore c'est que lorsqu'ils concevaient une violence, voire une torture, jugées nécessaires à tout processus d'éducation, ils la concevaient soit pour tous, soit pour les meilleurs. Ce qu'invente en revanche notre hyper-modernité, c'est peut-être un usage de la violence au bout du rêve, quand tout semble avoir échoué, et donc réservé aux seuls « mauvais » : aux indociles, aux pré-délinquants, aux hyper-actifs. Or, à cette aune, les vrais monstres, ne serait-ce pas nous ?

*Trilogies – hypothèse III.* Il est possible que l'enfance ne puisse jamais être pensée seule. En tout cas, historiquement, force est de constater qu'elle se présente sans cesse sous forme de trilogies : « l'enfant, l'animal, la plante » dans une perspective aristotélicienne biologico-métaphysique, « l'enfant, la femme, l'esclave », dans le versant plus politique de cette même tradition aristotélicienne, « l'enfant, le sauvage, le fou » dans une perspective classique, « l'enfant, l'étranger, le criminel » dans une perspective plus moderne. Il serait toutefois idiot de voir dans ces trilogies des dévalorisations univoques de l'enfance. Car elles sont peut-être toujours à entendre dans les deux sens, pouvant autant servir à stigmatiser l'enfance, qu'à l'inventer ou à la laisser vivre. N'est-ce pas l'un des charmes inépuisables de l'enfance que de pouvoir entraîner sans cesse notre humanité normée hors de ses gonds : dans des devenirs animaux inédits, des traversées des genres sexués, des noces contre nature entre faune et flore, des folies créatrices et des sauvageries bienheureuses, des crimes innocents et un étranagement de la langue sans pareil ? Il y a même

peut-être là les linéaments d'une phénoménologie de l'enfance plus sérieuse que les principes modernes posant abstraitement que « le bébé est une personne » ou que « l'enfant est un sujet de droit ». Ainsi Erasme de remarquer dans son *Éloge de la folie* : « Si nous aimons les enfants, les baisons, les caressons, si un ennemi même leur porte secours, n'est-ce pas parce qu'il y a en eux la séduction de la Folie ? (...) N'est-il pas un monstre détestable, l'enfant qui raisonne comme un homme fait ? » De ce point de vue, on peut hasarder l'ultime hypothèse suivante : les anciennes trilogies qui excluaient l'enfant du règne de la rationalité adulte *au milieu d'autres parias* avaient au moins le mérite de souligner cette vérité profonde qui veut qu'on ne peut jamais comprendre l'enfance ni comme un monde à part, ni comme la vérité profonde *du* monde (la vérité sort de la bouche des enfants), parce que c'est toujours un « monde-avec » – avec les femmes, avec les serviteurs, avec les fleurs, les arbres et les animaux, avec les fous, avec les étrangers, avec les criminels et les bandits. Dans cette perspective, toute juste politique de l'enfance ne peut jamais être ni entièrement autochtone, ni entièrement dissoute dans des principes universels : elle devrait plutôt examiner avec quels mondes, à une époque donnée, l'enfance se retrouve en voisinage. Aujourd'hui, nous l'avons dit, l'enfance est peut-être en voisinage comme jamais avec les étrangers et avec les criminels. Et en ce sens, se battre pour les droits de l'enfance oblige à se battre conjointement pour les droits des étrangers et pour la réforme du système pénitentiaire.





---

Vincent Romagny est commissaire d'exposition et professeur de théorie de l'art à l'ENSBA Lyon. Ses recherches portent sur l'histoire des aires de jeux et leur perception dans l'art contemporain.

## VINCENT ROMAGNY

L'AIRE DE JEUX,  
UN MODÈLE POLITIQUE ?

2021

La tentation est grande de faire de l'aire de jeux et de la mystérieuse activité ludique des enfants qu'elle accueille un modèle pour réorganiser la société : liberté des gestes et contraintes des formes semblent s'accorder harmonieusement. Les éléments de jeux sont suffisamment nombreux et variés pour qu'ils préfèrent les explorer ou les expérimenter plutôt que de perdre leur temps à se chamailler. En outre, leurs parcours et gestes semblent se renouveler sans fin. Une aire de jeux, c'est la réalisation de l'idéal schillérien d'une éducation esthétique, un modèle de refondation politique. C'est là une des raisons de son invocation dans le monde de l'art où elle a été convoquée tant comme objet historique<sup>1</sup> que comme métaphore<sup>2</sup>, ou les deux à fois<sup>3</sup>. L'aire de jeux est ainsi perçue comme un modèle politique, un « espace public des enfants<sup>4</sup> » [*public sphere of children / Kinderöffentlichkeit*] tel que Alexander Kluge et Oskar Negt l'ont conceptualisé, et qui permet de spécifier quelques propriétés qui lui sont prêtées<sup>5</sup>. Ces derniers envisagent l'enfance comme une des « occasions ou circonscriptions non liées au monde du travail qui permet de projeter une

organisation alternative de la sphère publique<sup>6</sup> ». L'activité ludique et informelle des enfants peut bouleverser l'ordre social. Les auteurs en voient la preuve dans le fait qu'il y a toujours eu des espaces publics pour les enfants dans les révolutions prolétariennes, ainsi ceux mis en place par Vera Schmidt après la Révolution d'Octobre. Ils insistent sur la différence de la nature de l'espace que les enfants font surgir par le désordre qu'ils provoquent, et qui est d'une nature différente de l'ordre que les adultes ont imposé. Si les enfants rompent la stabilité de l'espace produit par les adultes, l'aire de jeux laisserait penser qu'ils peuvent lui substituer une organisation nouvelle. On comprend alors la tentation de penser le modèle de la révolution comme un moyen pour rendre possible l'avènement d'une société renouvelée. L'œuvre *Modellen [The Model – A Model for a Qualitative Society]* de Palle Nielsen en est un signe manifeste : elle consiste en une aire de jeux installée en octobre 1968 dans le hall d'entrée du Moderna Museet de Stockholm, et dans laquelle son concepteur voyait la possibilité de déduire du jeu des enfants des règles pour « une société qualitative<sup>7</sup> ». D'où sa présence dans nombre d'expositions d'art contemporain abordant la thématique de l'aire de jeux.

Cette approche de l'aire de jeux n'est pas propre à l'art, elle relève de représentations communes. C'est la nouvelle forme d'une hypothétique *République des enfants*. Pourtant, elle n'est pas sans soulever quelques questions esthétiques. N'est-ce pas là un retour inattendu du refoulé moderniste du thème l'Enfance de l'art, pour lequel l'enfance est un facteur d'identification artistique indubitable,

immédiat et univoque que l'art contemporain s'est pourtant appliqué à mettre à mal depuis plusieurs dizaines d'années ? On peut également se demander pourquoi et surtout comment l'aire de jeux en est venue à être considérée comme le lieu d'émergence d'une enfance inconditionnée et peut donc passer à ce point pour un modèle politique. En effet, le propre des aires de jeux consiste à motiver le jeu des enfants en proposant différents types de gestes, des plus simples, comme ceux des aires de jeux traditionnelles, au plus complexes, ainsi ceux que proposent les aires de jeux à partir de la fin des années 1960. En particulier pour l'aire de jeux, donc, il n'y a de jeu qu'à la condition de proposer un cadre qui va l'induire. L'aire de jeux conditionne le jeu des enfants. Cet article vise à montrer que ce devenir artistique de l'aire de jeux comme modèle politique s'explique par le passage d'un modèle de l'aire de jeux à un autre, et que l'effet de non-conditionnement qui lui est prêté est causé par la différence entre deux approches du jeu : comparativement au modèle du *playground*, pour lequel le jeu est l'occasion de la remémoration d'une histoire immémoriale, le modèle de l'aire de jeux renouvelé, qui vit son *acmé* au tournant des années 1960 et 1970, repose sur une approche de l'enfance comme « origine radicale des choses<sup>8</sup> ». Il importe alors d'explicitier ces deux modèles pour mieux saisir le contraste auquel ils donnent lieu. Mais il importe également de relever les limites d'une telle représentation des aires de jeux, d'en cerner le caractère trompeur et de saisir les promesses poétiques dont celles-ci sont porteuses dans l'art.

On peut se demander pourquoi nul artiste moderne ou moderniste n'a jamais réalisé d'aires de jeux (hormis

Isamu Noguchi). Certes, les Eames ont produit de superbes meubles pour enfants, Le Corbusier a installé une école sur le toit de la Cité Radieuse à Marseille. On pensera également au solarium de Bernard Rudofsky. Mais il s'agit de meubles, d'une école et d'un solarium, non d'aires de jeux. Pourtant, à cette époque, les toboggans, bacs à sable, jungle gym et balançoires étaient des éléments typiques des villes modernes. Comment comprendre cette distance entre aire de jeux et œuvre d'art au moment même de l'Enfance de l'art ? L'aire de jeux est alors, et ce depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, un modèle strictement stéréotypé, et n'existe que sous la forme des « 4S » (*slide, see-saw, sandbox* et *swing*). À l'origine historique et non pas métaphorique des aires de jeux, il y a une conception précise de l'enfance. En vertu du paradigme récapitulatif qui détermine alors toute la psychologie de l'enfant selon lequel « l'ontogenèse récapitule la phylogenèse », le développement de l'enfance est pensé selon un schéma mémoriel, celui du développement de l'espèce<sup>9</sup>. Ce schéma est intangible : le développement de chaque enfant reprend celui de l'espèce humaine. Intangible, mais pas incompressible : sauter les étapes est considéré comme facteur de dégénérescence. Aussi importe-t-il que ces étapes soient respectées. Les éléments de l'aire de jeux (bac à sable, jungle gym...) sont autant de milieux correspondant aux étapes de l'évolution de l'espèce : « protozoaire » (sortant de l'eau et barbotant sur le sable), singe (s'égayant dans les arbres...), etc<sup>10</sup>. La psychologie de l'enfance de l'époque considère que l'enfant de moins de 7 ans ne joue pas à proprement parler. Le *playground* pallie cette incapacité à jouer dans le sens qui importe : il organise le jeu jusqu'à ce que l'enfant puisse

saisir le sens des règles et de la vie avec les autres. À partir de sept ans, l'enfant peut exercer ses compétences dans des jeux définis par des règles (voilà pourquoi on joue au basket-ball sur un *playground*...), sous la direction de *play leaders*. Le jeu de l'enfant est alors une activité utilitariste, qui pallie l'absence d'instinct chez l'homme<sup>11</sup> et qu'il faut rationaliser pour que sa vocation éducative se réalise pleinement. Outre des intentions philanthropiques (proposer des espaces de jeu aux enfants des classes populaires), les motivations du *playground* sont capitalistes (former une main d'œuvre corvéable)<sup>12</sup>. L'idée de jeu n'a alors pas le sens que nous lui prêtons d'activité libre de déterminismes, gratuite – et potentiellement créative.

Parce qu'il semble impossible d'établir une continuité entre ces aires de jeux stéréotypées et celles d'un nouveau type, qui apparaissent dès la fin des années 1960 et dont les formes ne reproduisent plus celles du *playground* typique, les ouvrages dédiés à la question de l'aire de jeux expliquent quasi-systématiquement que l'origine des aires de jeux repose sur les *adventure playgrounds*, théorisés par le paysagiste danois Carl Theodor Sorensen en 1931, réalisés sous l'occupation allemande à Copenhague en 1940 et dont Lady Allen of Hurtwood fut une active promotrice<sup>13</sup>. Un *adventure playground*, ou terrain d'aventure en français, est un espace de jeu dans lequel les enfants fabriquent eux-mêmes les éléments de jeux à partir d'éléments qui leur sont donnés ou qu'ils réunissent. Ce type de dispositif ludique pour l'enfance met l'accent sur la créativité originaire des enfants, véritablement productrice des formes du jeu, à laquelle ne donne pas droit le modèle du

*playground*. Les *adventure playgrounds* ont été les moyens de l'inflexion du sens des aires de jeux des années 1960-1970, un modèle fort pour repenser leur fonction et leur forme mais en aucun cas l'origine des aires de jeux. Le *playground* devient un anti-modèle avec lequel aucune filiation n'est envisageable. Dans *l'adventure playground*, le jeu de l'enfant est producteur des formes de son jeu comme de son cadre. Or, précisément, l'idée de la dimension nécessairement artistique des aires de jeux de l'après seconde guerre mondiale repose sur cette compréhension de l'enfant comme origine des choses. Cette idée moderniste ne pouvait se retrouver dans le modèle des « 4S » aux formes stéréotypées. L'enfance comprise comme « origine des choses » appelle une nouvelle approche de l'aire de jeux – mais quasi exclusivement après la Seconde Guerre mondiale, et particulièrement dès la fin des années 1960.

On comprend alors que le moment historique pendant lequel la réalisation d'aires de jeux se voit confiée à des artistes débute après la grande époque du modernisme, pour laquelle l'enfance est une source de renouvellement du sens comme des formes de l'art. Elle s'achève juste avant l'exclusion de l'enfance de toute prétention à l'innocence, avant que ne soit prises comme matière et ressources pour des œuvres d'art les formes auxquelles ce préjugé avait pu donner lieu, dans les années 1980<sup>14</sup>. À la suite de quoi les artistes portent leur attention sur la dimension sécuritaire, voire biopolitique, des aires de jeux<sup>15</sup>. C'est après la Seconde Guerre mondiale, et principalement au tournant des années 1960 et 1970, que des artistes réalisent des aires de jeux et que des concepteurs·trices d'aires de jeux

ou architectes sont influencé·es par les conceptions artistiques de leur temps : Pierre Székely réalise des sculptures « à l'échelle d'enfants » dans la banlieue parisienne, Isamu Noguchi tente de bâtir sa première aire de jeux au Japon, à Yokohama, en 1966... Mais on pourrait évoquer Waldemar Cordeiro au Brésil ou d'autres encore... De même du côté des concepteurs·trices d'aires de jeux : Aldo van Eyck recouvre Amsterdam de 700 aires de jeux dans les « interstices » de la ville ; en France, Group Ludic réalise plus de 200 aires de jeux dans des « villages-vacances » et Émile Aillaud des villes nouvelles en banlieue parisienne comme autant d'aires de jeux à grande échelle, ainsi La Grande Borne à Grigny<sup>6</sup>. Et, fait plus surprenant, des aires de jeux voient le jour, dont on pourrait croire qu'elles sont influencées par des œuvres de leur temps, voire de leur voisinage, ainsi l'*Adventure Playground* de Richard Dattner, aire de jeux située dans la partie sud-ouest de Central Park à New-York, inaugurée la même année que l'exposition inaugurale du minimalisme *Primary Structures* au Jewish Museum et dont elle partage formes et matériaux. À moins que les formes d'une aire de jeux et d'une œuvre d'art ne frappent par leur similarité – ainsi le *Funnel Tunnel* de Mitsuru Senda de 1976 et *Iriguchi* de Saburo Murakami présenté lors de la première exposition Gutaï en 1950. Ainsi des aires de jeux conçues par des designers ne se revendiquant pas artistes semblent fortement artistiques.

Pour ces artistes et designers, principalement enfants du baby-boom, l'enfant est compris comme un vivant en relation dynamique avec son milieu, conformément à une nouvelle approche de l'enfance qu'un demi-siècle plus tôt

la psychanalyse et les pédagogies nouvelles contribuent à édifier. Auparavant indifférent à son milieu et répétant un schéma développemental ancestral, l'enfant est ensuite pensé comme étant l'occasion d'une genèse autonome que favorisent des aires de jeux aux formes diversifiées<sup>17</sup>. Comparativement à la précédente approche de l'enfance, l'aire de jeux est comprise comme le lieu possible de cette genèse originaire de l'enfance, que favorisent des formes « ouvertes », au sens que Umberto Eco donne alors au terme<sup>18</sup>. Non finies, non déterminées, c'est le jeu de l'enfant qui leur donne leur sens<sup>19</sup>. De ce fait, le jeu de l'enfant est compris comme normatif, comme déterminant le sens des formes données à son jeu. Comparativement au modèle qu'il remplace, ce nouveau type d'aire de jeux n'est plus pensé comme contraignant. Le cadre de jeu est devenu non-autoritaire. On comprend ainsi que l'aire de jeux fournisse l'image d'un vivre-ensemble et surtout celui d'un modèle politique : nulle contrainte ne s'oppose à des formes qui accueillent et rendent possible tous les gestes, puisque, par son jeu, il en crée l'usage.

Pourtant, si l'aire de jeux est devenue « non-autoritaire », au sens où elle ne « dicte » plus les gestes de l'enfant, on ne saurait considérer que le jeu des enfants les crée *ex nihilo*. Ce sont les formes des éléments de jeux qui le motivent, fussent-elles « ouvertes ». La « spontanéité » de l'enfant n'est pas absolue, elle est appelée par des formes non contraignantes mais pas inexistantes pour autant. Le jeu de l'enfant n'est pas seulement en lien avec les formes qui lui sont proposées : le jeu de l'enfant sur une aire de jeux est aussi, entre autres, un jeu pré-social et le moment



de l'acquisition de la compétence ludique<sup>20</sup>. Prendre les aires de jeux aux formes ouvertes et indéterminées comme un modèle politique originaire, c'est prêter à ces formes des vertus qu'elles n'ont pas. De même que prendre l'enfant pour un modèle inconditionné, c'est prendre pour origine ce qui, par excellence, fait l'objet d'une genèse. L'image de l'enfant sur une aire de jeux aux formes qui semblent peu contraignantes, c'est l'image de l'enfant comme « réserve de valeurs<sup>21</sup> », ce qui incite à prêter à son jeu une normativité sans limite, normativité qui n'est pas la sienne dans les faits.

L'image d'une aire de jeux comme modèle d'une refondation politique est une image illusoire, la matérialisation du fantasme idéologique et délétère selon lequel la proximité de l'origine serait la garantie d'un modèle politique pur. Un modèle d'autant plus inquiétant que rien ne le caractérise ni ne le renseigne. Les aires de jeux de l'après-guerre sont autant de tentatives de compréhension implicite ou explicite du jeu de l'enfant, autant de tentatives d'en approcher le sens et de lui proposer des formes appropriées, d'être à la hauteur de son « œil fixe et animalement extatique » comme l'écrit Charles Baudelaire dans le *Peintre de la vie moderne*. De ce point de vue, l'aire de jeux comme modèle politique est un des mythes de l'enfance que revêt l'aire de jeux et qu'elle peut aider à saisir comme tel. Elle en revêt d'ailleurs bien d'autres : l'enfance comme innocence, comme utopie, comme subversion, etc. De même, selon un autre point de vue, les aires de jeux conçues, ou pas, par des artistes, exemplifient différentes approches partielles et distinctes du jeu des enfants. Ainsi les aires de jeux du Group Ludic

sont l'expression d'une pensée du jeu de l'enfant en lien avec les formes qui lui sont proposées<sup>22</sup>, quand les villes-aires de jeux de Émile Aillaud relèvent d'une conception de l'enfance comme solitude contemplative<sup>23</sup>.

Les aires de jeux sont ainsi autant de moyens pour donner sens au fait que « l'enfant voit tout en nouveauté » (Baudelaire, encore). Mais alors il faut prendre en compte le fait que la nouveauté se renouvelle, comme se renouvelle toujours le jeu des enfants. Celui-ci ne saurait jamais être réduit à aucune des approches particulières qu'il est possible d'en avoir, qu'il importe alors de cerner en tant que mythe, pour en saisir pleinement les dimensions artistiques et poétiques. On se tromperait, à prendre les aires de jeux comme des fenêtres ouvertes sur l'enfance, elles nous semblent, au contraire, les « formes » d'autant de mythes de l'enfance, autant d'occasions de saisir qu'à partir de ce mythe « s'ordonnent [...] l'environnement et les structures sociales, les événements, qui sont appréciés positivement ou négativement en fonction de leur rapport avec la valeur-enfance<sup>24</sup> », pour reprendre les termes de Marie-José Chombart de Lauwe. Les aires de jeux ne sont pas des points de départ pour envisager l'enfance, elles en sont autant de représentations qu'il importe de reconnaître et de considérer comme telles. Il ne faut pas partir des aires de jeux, il faut y retourner. Il faut des *playground studies*.

## Notes

- 1 *The Playground Project* de Gabriela Burkhalter, présentée dans les lieux suivants : Carnegie International (Pittsburgh), 5 octobre 2013 - 5 mars 2014 ; Kunsthalle Zurich, 20 février - 16 mai 2016 ; Baltic (Gateshead), 15 juillet - 30 octobre 2016 ; Garage Museum of Contemporary Art (Moscou), 24 décembre 2016 - 10 janvier 2017, Bunderskunsthalle (Bonn), 13 juillet - 28 octobre 2018 ; Deutsches Architektur Museum (Francfort), 8 novembre - 21 juin 2020.
- 2 *Playtime* de Zoë Gray - quatrième édition de la Biennale de Rennes, 27 septembre - 30 novembre 2014.
- 3 *Playgrounds - Reinventing the Square*, de Manuel J. Borja-Villel, Teresa Velázquez et Tamara Díaz, au Museo Reina Sofia (Madrid), 30 avril - 22 septembre 2014.
- 4 Oskar Negt, Alexander Kluge, *Public Sphere and Experience: Toward an Analysis of the Bourgeois and Proletarian Public Sphere*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1993.
- 5 C'est, peu ou prou, la thèse que soutiennent les com-  
missaires de l'exposition  
madrilène *Playgrounds - Reinventing the Square*.  
6 [nonlabor issues or constituencies that might project an alternative] Miriam Hansen, « Foreword », in Oskar Negt et Alexander Kluge, *ibid*, p. XVI.
- 7 Lars Bang Larsen, *Palle Nielsen, The Model for a Qualitative Society*, Barcelone, Macba, 2010.
- 8 « L'idée que l'homme se fait de son pouvoir poétique répond à l'idée qu'il se fait de la création du monde et à la solution qu'il donne au problème de l'origine radicale des choses ». Georges Canguilhem, « Réflexions sur la création artistique selon Alain », in *Œuvres complètes Tome IV : Résistance, philosophie biologique et histoire des sciences 1940-1965*, Paris, Vrin, 2015, p. 415.
- 9 La théorie de la récapitulation donne sens à l'épignèse, développement par différentiation et complexification de l'embryon, par opposition à la théorie de la préformation. Cf. Dominique Ottavi, *De Darwin à Piaget. Pour une histoire de la psychologie de l'enfant*, Paris, CNRS éditions, 2001.
- 10 Dominick Cavallo, *Muscles and morals, organized playgrounds and urban reform, 1880-1920*, Philadelphia, University press of Philadelphia, 1981.
- 11 Karl Groos, *Les Jeux des animaux* (1896), Paris, Alcan, 1902.
- 12 Dans un récit imaginaire publié en 1888, Granville Stanley Hall raconte l'histoire de deux adolescents qui inventent le capitalisme à partir de leurs jeux dans un bac à sable. Granville Stanley HALL, « The Story of a Sand-Pile », *Scribner's Magazine*, 1888, III, n°1, p. 690-696.
- 13 C'est le cas de Richard Dattner (*Design for Play*, Van Nostrand Reinhold Co., 1969) mais également de Susan G. Solomon, (*American playgrounds : Revitalizing Community Space*, University Press of New England, 2005) que nous nous étions empressé de reprendre sans en vérifier la pertinence (Vincent Romagny (éd.), *Anthologie Aires de jeux d'artistes*, Gollion, Infolio, 2010).
- 14 La raison de cette date butoir n'est pas artistique :

- elle s'explique par la multiplication des normes de sécurité, qui imposent que les aires de jeux soient conçues par des designers experts en la matière.
- 15 Citons *Playgrounds de Rosemarie Trockel* (1994), *Modern Suite* de Seth Price (2001 - 2009), *Evenings & Weekends* de Corin Sworn (2006) et évidemment *Playgrounds* de Peter Friedl (1995 - 2014)...
- 16 On trouvera nombre d'exemples de ces aires de jeux aux formes renouvelées dans la publication qui accompagne les expositions de Gabriela Burkhalter. Gabriela Burkhalter (éd.), *The Playground Project*, Zürich, JRP / Ringier, 2018.
- 17 On parle là des représentations de l'enfant qui accompagnent ces aires de jeux d'un nouveau type. En matière de psychologie, l'enfant reste perçu selon le schéma développemental. André Turmel, *Une sociologie historique de l'enfance. Pensée du développement, catégorisation et visualisation graphique*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2013.
- 18 Umberto Eco, *L'Œuvre ouverte*, Paris, Points, 2015.
- 19 Cf. Simon Nicholson,
- « La théorie des éléments indéterminés », Vincent Romagny (éd.), *Anthologie Aires de jeux d'artistes*, op. cit.
- 20 Roger Cousinet, *La Vie sociale des enfants. Essai de sociologie enfantine*, Paris, Éditions du Scarabée, 1959.
- 21 Georges Canguilhem, « La décadence de l'idée de progrès », *Revue de Métaphysique et de Morale*, n° 4, 1987, p. 443.
- 22 Entretien de l'auteur avec Xavier de la Salle.
- 23 Émile Aillaud, *Désordre apparent, ordre caché*, Paris, Fayard, 1975.
- 24 Marie-José Chombart de Lauwe, *Un monde autre : l'enfance. De ses représentations à son mythe*, Paris, Payot, 1979, p. 14.





Laurel Parker Book a publié *Folded to Fit* de Yann Sérandour, *Klima Pages #2* de Klima Intérieurs, *Bag* de Sara MacKillop, *Prototype* de Terrain de jeux, *Swatchbook* de Sara MacKillop et *Regarder les oiseaux* de Françoise Pérovitch.

Vincent Romagny a édité *Anthologie Aires de jeux d'artistes* chez Infolio, *Sources* chez Rond-Point Projects, *Doppeldoppelgänger* chez Shelter Press, *Psychologie bibliologique* chez mfc-michèle didier, *Initiales M.M.* à l'ENSBA Lyon et *Anthologie Aires de jeux au Japon* chez Tombolo Presses.

Les Éditions Burn~Août ont publié *De la misère et L'usage de la violence* de John D. Alamer, *Comment démonter un monument* de Decolonize This Place, traduit par Mamaroad, *Cycle Labor N°1 : Labor* de Gauthier Andrieux-Chéradame, *Chaque jour sa peine* de Gustave Birchler et la G.A.L.E, *Thune Amertume Fortune*, partie 1, 2, et 3 de Eugénie Zély et *Vers un modèle rentable pour une maison d'édition autonome* de Marc Fischer, traduit par B. Ab'cassis.





# POLITISER L'ENFANCE : UNE PRÉ-ANTHOLOGIE

Coédition Laurel Parker Book, Éditions Burn-Aout  
et Vincent Romagny.

Pas de copyright 2021  
Laurel Parker Book, Éditions Burn-Août,  
et les auteurs-rices

Design graphique d'après Roman Seban  
pour le livre *REVOLUTION: A Reader*  
Relecture typographique : Agathe Ruelland Remy  
Relecture : Nicolas Romarie

Une édition limitée à 50 exemplaires (+10 AP) est publiée  
à l'occasion de l'exposition *Playground Studies* à la galerie  
Laurel Parker Book, du 10 septembre au 24 octobre 2021  
Impression numérique, Media Graphic, Rennes  
Papier Woodstock par Fedrigoni  
Reliure Laurel Parker Book

Tous droits de traduction autorisés pour tous pays.  
La reproduction, même partielle, sous quelque forme  
que ce soit, y compris la photographie, photocopie,  
reproduction numérique sous toutes ses formes  
et autorisée et encouragée. Toute reproduction,  
même fragmentaire, non expressément autorisée  
ne constitue en rien une contrefaçon mais  
une versions différente dont nous soutenons  
la diffusion et la propagation.

Édition numérique diffusée en novembre 2021





JOHN D. ALAMER ♦ LAUREL PARKER ♦ TAL PITERBRAUT-MERX ♦

VINCENT ROMAGNY ♦ PIERRE ZAOUÏ